

Anorexie: ce mal qui ronge

Santé. L'association Anorexie-Boulimie Midi-Pyrénées organise sa deuxième journée demain. Plus de 250 personnes se sont inscrites.

«Lors de la première journée organisée par l'association il y a deux ans, 300 personnes étaient présentes, c'est un peu effrayant de voir tant de monde concerné » témoigne Nicole Pons, présidente et fondatrice de Anorexie-Boulimie Midi-Pyrénées. « Pour samedi, tout est complet, on est obligé de refuser du monde alors qu'on reçoit une dizaine d'appels par jour. Les familles et les proches ont besoin d'être soutenus », confie encore cette dernière, maman de deux jeunes femmes anorexiques depuis plus de vingt ans.

Difficilement quantifiable, on estime que l'anorexie touche 2 % de la population féminine française (un cas sur dix est masculin) et vraisemblablement le double pour la boulimie, plus difficile à détecter. Les 12-25 ans sont les plus concernés. « Les anorexiques et les boulimiques, comme les adolescents en général, sont dans l'ambivalence : ce qu'elles désirent très fort, elles en ont peur et le rejettent », explique le professeur Jean-Philippe Raynaud, chef du service de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent au CHU de Toulouse. Un projet de recherche avec des groupes travaillant sur l'émotion et la confiance en soi va d'ailleurs être mené prochainement par le docteur Franck Hazane, psychiatre à l'unité d'hospitalisation de la Villa Ancely.

Face à la maladie, famille et proches cherchent des réponses. « Pour nous, ça a été un grand choc quand on a découvert que notre fille de 18 ans était boulimique. Nous avons besoin de conseils pour ne pas nous battre contre elle », raconte une des bénévoles de l'association qui reçoit aujourd'hui d'autres parents lors des permanences.

Pour le professeur Jean-Philippe Raynaud, le travail réalisé avec les parents est un des axes thérapeutiques en développement : « Il peut améliorer le traitement parce que les jeunes filles sont prises dans une espèce de maîtrise, de contrôle d'elles-mêmes qui implique leurs parents », explique le professeur. « On soigne et on guérit mieux qu'avant ces troubles, surtout lorsqu'on consulte très tôt. Médecins généralistes et scolaires, infirmières sont plus compétents », conclut ce dernier.

« Je me sentais forte, j'avais le pouvoir de me contrôler »

Quand on lui propose avec insistance de prendre le fauteuil plutôt que la chaise, Marie-Pierre, 28 ans, refuse poliment. « Aujourd'hui mes os sont moins pointus, ça va », lance-t-elle avec un sourire qu'elle reconnaît avoir longtemps laissé de côté. Anorexique, boulimique, Marie-Pierre a vécu l'enfer pendant dix ans. « Pour moi, tout était noir, même les arbres dehors, je ne ressentais aucune émotion », se souvient cette dernière dont l'enfance a été marquée par un viol subi à l'âge de 14 ans.

De crises d'absorption en rejet de nourriture, sans aucun désir ni plaisir, la jeune femme est allée jusqu'au rejet total des autres. « Je ne pouvais toucher ni embrasser personne. Les autres ne devaient pas entrer dans moi », se souvient la jeune femme dont les TOC (Troubles obsessionnels compulsifs) se sont manifestés à la fin de sa maladie. « Je passais des heures entières à me laver, à faire le ménage et à changer les gants de latex que je portais, jusqu'à 400 par jour », raconte-t-elle encore.

Elle ne pesait que 27 kilos

« Au départ, l'anorexie me faisait me sentir forte. J'avais le pouvoir de me contrôler . Avec la boulimie, je suis passée à autre chose : en recrachant la nourriture, je rejetais le contrôle que les autres voulaient avoir sur moi. J'étais prise au piège, il me tardait de rentrer chez moi pour faire une crise et me jeter sur la nourriture », se souvient Marie-Pierre qui, aujourd'hui encore, ne ressent plus la faim.

Maquillée, parfumée, vêtue d'une petite robe grise à la mode, la jeune femme d'1 m 60 pèse aujourd'hui 43 kilos. Au pire moment de ses crises, elle n'en pesait que 27. Après quatre séjours dans des hôpitaux et cliniques où elle a connu l'isolement, un traitement avec sonde gastrique, elle suit depuis le mois de juillet une nouvelle thérapie chez une psychologue. « Ça va mieux, je ne vois plus les choses comme avant mais le passé me rattrape. Je le vois dans le regard des gens qui me demandent comment je vais », souligne Marie-Pierre.

Maquilleuse de formation, la jeune femme est retournée à ses premières amours. Depuis la rentrée, elle suit des cours de théâtre. « Petite, je rêvais d'être artiste, j'ai toujours gardé cette petite lueur».